

*Parrainage de Mario Vargas Llosa,
Grands salons de la Sorbonne,
le jeudi 10 mars 2005, 16 h*

par Stéphane MICHAUD

Le comparatiste aime à approcher les œuvres par la médiation d'un regard étranger, le familier par le détour du lointain. Cette attention portée à la différence, comme ce qui donne du prix aux êtres et aux choses, lui vaut d'appréhender les textes à l'affût de leur originalité, de leur incomparable beauté.

Les vôtres, cher Mario, sont pour lui une fête de l'intelligence et du cœur. Quel plaisir de découvrir par votre regard les plus français des écrivains (Flaubert, Flora Tristan, et tout récemment Victor Hugo), mais aussi ces géants de la littérature universelle que sont Borges et Cervantes. Le bain de jouvence dans lequel vous les retrempez en fait nos contemporains : voici qu'ils ont écrit pour nous.

Mais c'est d'abord dans votre œuvre que le lecteur aime la littérature. Le demiurge sous les traits duquel vous présentez le romancier, rival de Dieu par sa création, c'est d'abord vous. C'est notre monde que vous peignez dans son foisonnement, avec ses héros et son humanité ordinaire — prophètes et brigands, policiers et prostituées, chacun ayant ici son nom qui le rend irremplaçable, le sergent Lituma ou don Rigoberto, sans oublier bien sûr la figure de l'écrivain, tapie au cœur de l'œuvre et qui est souvent un double ou une facette de vous-même. Le procédé n'est pas sans faire penser à la manière dont, dans certains tableaux, le peintre se représente lui-même discrètement, personnage dans un coin ou reflet dans le miroir. Aucun de vos lecteurs n'a oublié, dans *La Tante Julia et le scribouillard*, la figure de Varguitas, ce tout jeune homme avec ses incertitudes et ses maladresses, mais déjà la conviction que sa vraie vocation est d'être écrivain. Les piges qu'il fait à la radio ou dans les journaux de Lima ne lui cachent pas son vrai but : la littérature, à laquelle il se prépare de toutes ses forces. Vous avez prêté beaucoup de vous-même à ce jeune Varguitas, votre sosie, que le diminutif met à distance affectueuse et ironique, et auquel il donne sa liberté.

Car l'humour et la tendresse, le don de l'intrigue, échevelée parfois, sont quelques-uns des signes de cette chaleur humaine dont votre œuvre rayonne. La sympathie que vous portez à l'humanité, avec ses joies et ses souffrances, vous rend sensible aux enjeux politiques de l'écriture. Quelle que soit l'admiration que vous portez à Borges, magnifique conteur doué d'un génie de la langue sans précédent, son indifférence à la politique et parfois son aveuglement en la matière le retiennent de figurer au plus haut de vos admirations. Dans la mesure où elle règle le vivre ensemble et contribue à l'amélioration de la condition des plus démunis, cherche à promouvoir un certain nombre de valeurs (la justice, la liberté par exemple), la politique est au cœur de vos préoccupations. Le temps d'une campagne présidentielle, vous vous y êtes lancé tout entier. Si, depuis, le choix en faveur de la littérature est sans appel, cette sensibilité au présent, à ses espoirs et ses incertitudes, vous fait chaque quinzaine éditorialiste au grand quotidien espagnol *El País*, et le cas échéant, grand reporter comme ce fut le cas en Irak, dans l'été de 2003.

Le travail des formes, solidaire d'un amour qui peint le monde à nos couleurs, vous paraît une cause pour laquelle il vaut de se battre. J'aime le soin jaloux avec lequel vous réglez les moindres détails du récit, pour le plaisir du lecteur. Je me souviens avec émotion de ce moment où la rédaction d'un livre achevé, vous en reprenez encore le texte pour en régler les ultimes dispositifs romanesques, lors même que le livre a été le fruit d'une longue gestation. C'est à cette étape que je vous avais rencontré un peu longuement, voici presque quatre ans. La rédaction de votre beau roman sur Flora Tristan et Gauguin, *Le Paradis — un peu plus loin* était achevée. Vous en pesiez les dernières harmonies. Le soupir, la pause que votre traducteur et ami, Albert Bensoussan, a judicieusement inscrit dans le titre français pour répondre à la merveilleuse expression espagnole qui n'a pas son répondant en français — *el paraiso en la otra esquina*, ce suspens, cette halte qui rendent le paradis inaccessible, si proche qu'il paraisse cependant, sont à l'image du respect, de l'amicale prévenance que vous témoignez au lecteur, en exerçant un dernier contrôle d'artiste sur le texte, plutôt que de le livrer immédiatement à l'impatience de l'éditeur. Il y a là pour nous, vos lecteurs, une grande leçon.

Il serait bien immodeste de ma part de faire ici votre éloge. D'autres en cette salle, hispanistes par exemple et spécialistes de votre œuvre, seraient plus aptes à cette tâche. Que dire, au demeurant, après vos aînés d'Amérique latine, Neruda et Carpentier par exemple, qui très tôt avaient reconnu en vous une grande voix du continent. Grâce à vous, en effet, le Pérou est entré dans la littérature universelle. Cesar Vallejo lui avait

donné sa stature poétique. Vous l'avez inscrit dans tous les autres registres de la création - roman, théâtre, essai.

J'aimerais, si vous m'y autorisez, souligner votre générosité. C'est elle qui m'autorise à parler. Le lecteur sort revigoré, rafraîchi de vous avoir accompagné à travers vos livres. Le fardeau des jours s'en trouve allégé, s'il vient à peser. Cette générosité se manifeste aussi dans la rencontre personnelle, celle que vous acceptez aujourd'hui même, par votre présence et les mots que vous nous direz. Ce n'est pas la première fois que vous nous faites l'amitié de votre présence à la Sorbonne Nouvelle. La chaleur de ce contact, sa régularité depuis le colloque que nous organisons ensemble à la Maison de l'Amérique latine sur Flora Tristan et sur votre oeuvre sont exceptionnelles. Il se crée, j'en témoigne avec une reconnaissance émue pour en être un bénéficiaire comblé, entre vos lecteurs et vous une communauté que vous savez encourager et vivifier. Elle nous réunit tous, cet après-midi.

C'est donc sur mot de gratitude que je terminerai, au nom de vos amis dans la salle (autorités de l'université et lecteurs de tous âges). Si la toge, inhabituelle dans nos rencontres, et la solennité des lieux le supportaient, je confierais à mieux qu'une formule, à un geste, l'expression qui me manque en français. Elle tient en trois mots espagnols : *un fuerte abrazo*.